

La guerre des "Tschè"

Autor(en): **Gorgé, Camille**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **43 (1938)**

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549746>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La guerre des „Tschè“

par Camille GORGÉ

C'est, je m'en souviens fort bien, un samedi de novembre, sur le coup de onze heures, que nous reçûmes leur déclaration de guerre. Cela se fit très simplement. En sortant de la leçon d'algèbre, Chevillat nous annonça d'un ton perfide que les Maisons Oeuvery viendraient, l'après-midi, nous provoquer sur les pentes de la Perche. Nous accueillîmes la nouvelle sans stupeur. Il y avait longtemps que les relations entre les Maisons Oeuvery et le Quartier des Planchettes étaient tendues. Il ne se passait guère de semaines sans qu'un des nôtres ou l'un des leurs essayât horions ou quolibets sur le territoire de la province voisine. Pour ma part, j'avais reçu, en plein guidon, un cornet rempli de poussière de la route, alors que je passais à bicyclette devant chez Riba. J'avais eu la satisfaction, enfariné de pied en cap, d'aller aussitôt porter plainte chez la mère de mon agresseur ; celle-ci m'avait brossé de son mieux, en pestant contre son rejeton, mais l'agression n'avait pas moins été consommée. Les choses devaient évidemment se gâter. Elles se gâtaient.

Chevillat n'avait pas articulé de griefs précis à notre endroit. Ce n'était pas non plus nécessaire. En ce temps-là, on ne distinguait déjà plus entre guerres justes et guerres injustes. Gosses, nous avions toujours un peu la conscience chargée, ce qui nous permettait d'accepter les pires éventualités avec philosophie. Les guerres de quartiers éclataient d'ailleurs toujours pour les motifs les plus futiles. Cela nous rapprochait des vieux Grecs, comme j'en fis souvent et avec fierté la réflexion en lisant l'Illiade à l'orée du Banné. Mes contemporains se souviendront que la longue guerre entre le Voyebœuf et la Cité avait été provoquée par un sourire que le gosse Ablitzer avait malicieusement décoché, en passant, à la petite Goffinet.

A vrai dire, la guerre qui allait commencer ne m'emballait pas. D'abord, parce que je m'étais promis, ce samedi-là, de peindre à la maison un pivert empaillé que nous tenions du père Hager ; ensuite, parce qu'il nous serait difficile de mobiliser no-

tre monde en si peu de temps et que nous risquions ainsi d'être battus à plate couture. D'un autre côté, «le» Germain Musely avait mal aux dents et ne pourrait probablement pas sortir avec son enflure. Pour comble de malchance, «le» Bertrand Jodry devait, le même après-midi, aller chez sa tante à Lorette. Notre cas se présentait plutôt mal. Pour la première fois depuis que le monde existe, le Quartier des Planchettes allait baisser pavillon devant la tribu des «Oouvray». Ce dénouement — misère de misère ! — paraissait d'autant plus inéluctable qu'une heure après, soit à midi sonnant, un de nos espions nous informait, dans la cour du collège, que les «Oouvray» s'étaient assuré le concours, non seulement de tous les Choquard et du «gros Mail-lat», mais encore de l'intrépide Buser, du quartier de la Gare, dont les scandales scolaires faisaient la joie des ménages brun-trutains. C'était à vous donner la chair de poule.

C'est alors qu'instruit, comme tout le monde, de ce qui allait se passer, le grand Voisard, qui regagnait, voûté, avec ses pas d'échassier, le village voisin, nous offrit l'alliance des «Fontenais», des «Tschè», ainsi qu'on les appelait plus communément. Vous vous tromperiez en imaginant que cette offre aussi généreuse qu'inopinée nous combla instantanément d'enthousiasme. Cela demandait, au contraire, réflexion. Ce que Voisard nous proposait n'était rien d'autre, tout bien considéré, qu'une alliance avec l'étranger. De mémoire de gamin, jamais on n'avait vu des Brun-trutains faire appel aux «Tschè» pour combattre d'autres Brun-trutains. Cette simple guerre civile allait dégénérer en un conflit inusité dont nous redoutions obscurément les conséquences. Que penseraient les autres quartiers, sur la neutralité desquels nous comptions bien, de cette intervention étrangère dans les querelles domestiques de la ville ? Indignés d'une alliance aussi contraire aux saines traditions de l'Allaine, n'allaient-ils pas prêter main forte à notre adversaire de l'après-midi ? De localisé qu'il était, le conflit prendrait l'allure d'une conflagration générale, où nous tiendrions, nous, les Planchettes, un rôle qui nous vaudrait peut-être le mépris des générations futures.

A cette objection d'ordre politique s'en ajoutait une autre d'ordre sentimental. Les «Tschè» avaient toujours été un peu considérés, aux Planchettes, comme l'ennemi héréditaire. Les «grands» du quartier, que nous écoutions avec respect lorsque, par les beaux soirs d'été, ils tenaient leurs conciliabules devant la maison Fontana, avaient toujours prétendu que, pour «aller à la veillée» à Fontenais, il fallait un courage de cow-boy. Chacun se souvenait en frissonnant de l'état dans lequel était rentré, certain soir d'automne, le long Jobin, qui «fréquentait» là-bas, près de l'«Etoile du Matin». A peu de chose près, les «Tschè»

étaient pour nous ce que les Anglais avaient été pour les Français après le bûcher de Jeanne d'Arc. C'est une comparaison que nous avons à peu près tous faite lorsque nous en étions, à l'école, aux péripéties de la guerre de Cent ans. Allions-nous, au mépris des plus hautes traditions des Planchettes, conclure pareil accord avec l'ennemi historique pour le seul plaisir de donner une leçon salubre à des frères de sang et de race ?

De puissants scrupules nous travaillaient, scrupules que, dans la langue de l'époque, nous aurions traduits à peu près en ces termes : « Voisard, tu ne nous a pas regardés ! » Mais le geste de Voisard était si inattendu, il dénotait un oubli si magnanime du passé qu'il nous en aurait coûté de lui faire de la peine. D'un autre côté, le fait que les « Oouvray » avaient pris pour allié le terrible Buser, la terreur de la Gare, nous troublait profondément. Cet acte était un tel défi aux lois de la chevalerie, il impliquait une telle infraction au coutumier des guerres de quartiers qu'il dépassait en noirceur tout ce que nous pouvions imaginer. Qu'avions-nous fait, dites-moi, aux gosses de la Gare ? Est-ce que nous avons jamais, nous, — demandez-le aux Theubet — sollicité des renforts de la Rasse ? Et, pourtant, la Rasse aurait pu, à la rigueur, passer pour un fief des Planchettes ! L'attitude des « Oouvray » était, en un mot, une monstruosité, et elle nous révoltait d'autant plus — soyons francs — que Buser, ce nouveau Raminagrobis, nous inspirait secrètement une sainte frousse. Repousser l'offre du grand Voisard, c'était se condamner à être ignominieusement battus. Les Planchettes connaîtraient les affres de la défaite ! On en aurait ri jusqu'à Bonfol. C'en était trop. Oeil pour œil, dent pour dent. Nous ne lisions pas Gustave Aymard pour rien.

Aussi, après quelques tergiversations auxquelles notre cher ami Voisard, avec son âme simpliste et son faux col en celluloïd, ne comprenait pas grand'chose, finîmes-nous par accepter, la mort dans l'âme, le pacte qu'il nous proposait. Une nouvelle page allait s'ouvrir dans les annales des Planchettes. Mais la faute en était aux « Oouvray ». Cette brève considération nous soulagea un peu quand nous prîmes congé du grand Voisard, qui, sa serviette de toile cirée sous le bras, s'éloignait, à grandes enjambées, la tête rentrée dans les épaules, sur sa bonne route de Fontenais.

Vers une heure et demie de l'après-midi, l'armée des Planchettes se trouvait, la première, au rendez-vous, à la lisière d'un champ de pommes de terre, à trois ou quatre portées de cailloux de la Brasserie Choquard. Comme il était à prévoir, les défections étaient nombreuses. Musely avait toujours sa rage de dents, et Jodry, notre meilleur tireur à la fronde, était parti,

en pleurnichant, chez sa tante de Lorette. Les deux Montavon nous manquaient également. Elèves de l'école primaire, ils n'avaient pas, eux, congé le samedi après-midi. Nous n'étions qu'une quinzaine de braves, mais ce qui nous rassurait, c'était la quantité inépuisable de projectiles que nous offrait notre champ de pommes de terre. Et — fait qui ajoutait plus que nous n'aurions voulu l'avouer à notre optimisme — nous sentions les «Tschè» derrière ! L'ennemi n'était pas encore en vue, mais je dois à la vérité de dire qu'il fut assez chevaleresque pour ne pas nous faire longtemps attendre. On le vit bientôt apparaître sous les pommiers de chez Roth. Ses hommes étaient armés de bâtons ; deux ou trois d'entre eux brandissaient même des sabres de bois. Le plus petit, le gosse Plumez, sauf erreur, fermait la marche en portant un drapeau suisse, le bout de la hampe appuyé sur son ventre. Mais ce qui retint plus particulièrement notre attention, c'est qu'ils étaient au moins trente, sans compter Buser qui s'avancait à leur tête, une grosse corde nouée autour des reins et destinée, comme nous l'apprîmes plus tard, à lier les prisonniers. La supériorité du nombre et de l'armement était telle que nous aurions été parfaitement en droit de prendre la poudre d'escampette, mais sachant que les «Tschè» ne tarderaient pas à venir à la rescousse, nous pouvions, sans risques excessifs, tenir temporairement le rôle glorieux de Davids luttant contre des Goliaths.

Les «Oouvray» se dirigeaient vers nous en criant, selon les rites de ce genre de combats, comme des forcenés. Nous leur administrâmes, séance tenante, la preuve que nos cordes vocales valaient les leurs, et, joignant le geste à la parole, nous fîmes pleuvoir de nos rangs cailloux blancs et mottes brunes. Cette averse nourrie et décidée produisit son effet. L'assaillant s'arrêta prudemment au delà de la trajectoire plongeante de nos projectiles. Faute d'avoir eu la sagesse de choisir lui-même son point d'attaque, il se trouvait refoulé dans un pré dépourvu de toutes munitions. Son impuissance combative le rendait un tantinet ridicule ; elle me rappelait un hanneton qui se débat désespérément, retourné sur le dos. De même que François 1^{er} à Margnhan, nous avions l'avantage de l'artillerie et, voyant l'adversaire décontenancé, l'idée nous vint bientôt d'exploiter cette supériorité. Intensifiant la rafale de terre et de pierres, nous nous mêmes bravement à avancer dans notre champ de pommes de terre. La poussée fut irrésistible. L'ennemi recula, son centre enfoncé. Il recula si bien que, le principe de l'inertie aidant et grâce au petit Wachter dont un caillou avait atteint à la cuisse un de nos adversaires, qui pleurait à chaudes larmes, les «Oouvray», impressionnés, se débandèrent. Deux ou trois ayant pris

la fuite, y compris le perfide Chevillat, dont on apercevait fort bien le béret de laine à pompon, le gros battit précipitamment en retraite. L'inquiétant Buser s'en allait à reculons, avec sa corde à lessive dont les extrémités lui battaient les jambes nues. Et la poursuite commença, une poursuite éperdue à travers champs, dans la direction du chemin qui rejoint plus bas la route de Courgenay. A ce moment précis — je m'en souviens comme si cet événement s'était produit il y a dix ans — je regrettai amèrement le pacte conclu avec le grand Voisard. Mais ce regret ne me tortura pas longtemps. «Après tout, me disais-je en détalant comme un lévrier, les «Tschè» n'étaient pas venus ; on avait vaincu sans eux. La tradition était sauve.»

Je n'eus pas, Achille aux pieds volants, le loisir de me livrer à de longues considérations sur l'opportunité de cette alliance, car, à l'instant même où nous allions fêter une victoire sensationnelle, nous vîmes — Dieu des armées ! — apparaître, un long fouet à la main, l'éta lonnier de chez Choquard, qui venait prêter main forte à ceux dont il faisait ostensiblement ses protégés. La situation changea brusquement de face. Les quinze petits Davids n'osaient même plus se servir de leur fronde contre pareil Goliath. Aussi la retraite fut-elle décidée sans discussion. Tel un essaim autour de leur protecteur providentiel, les «Oouvray» se mirent à nos trousses. Clamant leur triomphe à plein gosier, ils s'emparèrent sans aucune difficulté de notre champ de pommes de terre, et mon souci d'impartialité m'oblige à dire que leur bombardement, activé par le fouet claquant du maudit palefrenier, ne le cédait pas beaucoup en intensité à celui que nous avions si bien inauguré. Ce fut à notre tour — qui l'eût dit ? — de prendre nos jambes à notre cou. Mais, soit que nous ne voulussions pas donner le spectacle de notre déroute aux gens de notre quartier, soit que nous eussions encore espéré quelque chose des «Tschè», au lieu de nous replier à toutes jambes sur la ferme de chez Buchwalder, nous déguerpîmes en prenant instinctivement comme objectif le sommet dénudé de la colline, à l'ouest de la Perche. Au spectacle de notre panique, le valeureux éta lonnier à casquette de jockey fit alors demi-tour pour aller retrouver ses chers «roncins», laissant à ses jeunes protégés le soin d'achever notre déroute. Le fait est que, lui parti et bien que nous fuyions en gravissant une pente assez raide, nous n'arrivions plus à nous reprendre. La résistance était brisée ; l'ennemi avait l'élan.

Je songeais, tout essoufflé, à Voisard et à sa troupe d'élite ; je l'appelais de tous mes vœux, en me reprochant sévèrement de n'avoir pas accepté avec plus d'empressement son obligeant concours. Notre froideur lui avait peut-être fait changer

d'idée. Je voyais déjà le moment où le cadet des Etique, qui n'arrivait pas à se mouvoir aussi vite que nous, allait être happé par le féroce Buser et ficelé comme un saucisson. J'allais me retourner pour voir si la main de fer s'était abattue sur le pauvre, lorsque de puissantes clameurs retentirent sur la crête. Pas d'erreur ! C'étaient les « Tschè » ! nos chers « Tschè » ! Leurs silhouettes se découpaient en noir sur le ciel bleu. De loin, ils avaient l'air, en brandissant leurs armes, de je ne sais quels monstrueux insectes qui agitaient élytres et antennes. Le spectacle était impressionnant. Nous étions sauvés. En effet, en moins de temps qu'il ne faut pour le relater, les « Oouvray » avaient, toutes narines ouvertes, flairé le danger. Faisant un preste demitour, ils se mirent à dévaler la pente à une allure qui allait bientôt devenir vertigineuse. En quelques minutes, nos braves alliés nous eurent rejoints et, sans perdre de temps à nous étreindre sur leur poitrine, ils se lancèrent à la poursuite des fuyards. Voisard, leur chef, sa casquette de peluche fauve sur un œil, bondissait parmi les plis du terrain en faisant d'effroyables moulinets avec un vieux Wetterli sans culasse. Je le trouvais magnifique et le comparai sans hésitation, ce jour-là, au Duguesclin de mes images d'Epinal.

Ce que fut cette chasse, un romancier fécond l'imaginerait à peine. L'humiliation que nous venions de subir nous donnait des ailes. Les « Oouvray » détalèrent avec une vélocité dont je n'aurais pas cru capables des Bruntrutains. En d'autres circonstances, j'en aurais été fier pour notre ville, dont on ne connaît pas assez les qualités et les ressources. Dans un sauve-qui-peut effréné, ils se dispersèrent presque aussitôt en éventail, les uns et les autres choisissant une direction tout individuelle pour échapper plus facilement aux poursuivants. On n'aurait pu mieux appliquer le principe : Chacun pour soi ! Plus frais que nous, les « Tschè » nous devançaient et, négligeant le petit gibier, ils vouaient visiblement tous leurs soins et leurs jambes à la poursuite du terrible Buser. Celui-ci eut bien vite vent de leur intention et, comme il craignait sans doute d'être rejoint avant d'atteindre le refuge de la Brasserie Choquard, il obliqua tout à coup à gauche et, chose inouïe, fonça à toute allure — était-ce pour nous intimider ? — vers les Planchettes, notre royaume ! La meute à ses trousses en fit de même et passa bientôt en coup de vent près de chez Buchwalder, à la surprise des passants, qui s'arrêtaient pour nous voir détalier. A ce moment, l'homme traqué — et c'est un mystère qui restera sans doute à jamais inexplicable — au lieu de filer tout droit vers la ville, tourna à gauche dans la direction de la scierie Choulat, puis à droite pour aller se réfugier sur le chantier Musely. En passant devant le

fenil des Vallat, il s'était débarrassé de sa corde, sans doute pour donner plus de liberté à ses mouvements. Ce fut Voisard qui, en poussant un cri de Comanche, la ramassa.

Quelques secondes plus tard, nous le découvrîmes, tapi dans la menuiserie de M. Musely, où celui-ci l'avait pris en maugréant sous sa protection. Par la grande baie poussiéreuse à multiples petits carreaux, on le voyait, appuyé contre un établi, exténué, rendu, un rictus méchant sur ses lèvres pâles et minces. Un Charles le Téméraire après Morat ! Le grand Voisard colla longtemps son visage en sueur contre une vitre pour jouir à son saoul de l'humiliation du plus détesté de nos adversaires. Voyant que M. Musely ne nous livrerait pas le piteux fugitif, les « Tschè » se retirèrent bruyamment pour délibérer sous l'avant-toit de la remise toute proche de chez Briemann. Ils furent bien là une heure à faire le pied de grue, mais, comme Buser demeurait infatigablement tapi dans son antre de copeaux et que la nuit tombait, Voisard dut se résigner à donner l'ordre du départ. Il portait en sautoir, tel un trophée, la corde de Buser et, après nous avoir serré vigoureusement la main, il s'éloigna à grands pas, son Wetterli en bandoulière, suivi de sa vaillante cohorte de guerriers. Le petit Wachter les accompagna jusqu'à la Gavoyatte pour leur témoigner notre reconnaissance.

Grâce à ces braves, nous avons remporté une victoire éclatante dont on parla longtemps de la Prévoyance au Cras-de-Cœuve. Les Planchettes étaient, une fois de plus, à l'honneur. Nous en éprouvions, surtout vis-à-vis de nos aînés, une fierté dont vous ne vous ferez jamais qu'une idée bien approximative. Aussi est-ce depuis ce jour-là que, pour ma part, j'ai conçu pour les « Tschè » une estime et une amitié qui n'ont fait qu'augmenter avec les années.

La gratitude n'est pas un vain mot aux Planchettes, et, en remémorant les péripéties de cette glorieuse journée, je n'ai eu d'autre souci que de verser un nouvel acompte sur une dette qui ne s'éteindra jamais.